

verait impossible de suivre les classes pas à pas dans leurs examens qui eurent lieu sous les yeux du public : je resterais certainement bien au-dessous de la vérité et la foule immense qui en a été témoin n'accuserait peut-être de partialité. Qu'il suffise donc de savoir que toutes les élèves sans distinction se sont surpassées elles-mêmes et sont étonné le public par leurs réponses justes, claires et précises. Il n'y avait pas jusqu'aux plus jeunes, dont quelques-unes ne sont âgées que de 6 ans, qui eurent leur part bien méritée des louanges et des récompenses qui furent distribuées à la fin de l'exercice. Aussi se sont-elles distinguées tout aussi bien que les autres, et malgré leur âge tendre, on les entendait lire avec une précision remarquable et nous avons vu de leur écriture ainsi que de leurs ouvrages à paignilles qui, certes, n'auraient pas fait honte à un âge plus avancé. Ici, M. l'Editeur, je ne puis mettre sous les yeux du public les noms de toutes ces aimables jeunes demoiselles qui ceubèrent si bien et outrepassèrent de beaucoup notre attente, cependant vous me permettrez de mentionner celui de mademoiselle Philomène Cherrier, fille C. S. Cherrier, Ecr., qui, quoique dans un âge encore très-tendre, a répondu cependant sur la sphère avec une précision vraiment extraordinaire. A peine une question lui était-elle posée, qu'elle y répondait aussitôt en montrant sur le globe le pays, le royaume, la contrée même qui lui était demandée. Si je ne mentionne pas les autres, ce n'est pas qu'elles le méritent moins, mais c'est que leurs noms me sont inconnus ; d'ailleurs il doit suffire de lire qu'elles sont toutes aussi dignes d'éloges les unes que les autres.

Ma lettre est déjà longue, M. l'Editeur, et cependant j'ai encore à vous parler des trois drames qui furent joués avec un talent si remarquable. Je n'en dirai donc que deux mots, quoique cette partie de ces examens si intéressants mérite certainement une mention honorable ; mais le tems et les limites de ma lettre me manquent également pour parler de ces pièces avec toutes les louanges que mériteraient les peines et les efforts que se sont donnés les excellentes maîtresses et dont ont si bien profité leurs élèves. Les pièces ont en effet été représentées avec un tel talent, une telle régularité qu'on se croyait présent à la scène réelle. Aussi les applaudissements nombreux que recueillirent les aimables jeunes actrices me dispensent-elles de m'occuper de faire un éloge pompeux, mais bien mérité de leurs succès dramatiques. En livrant au public les noms de ces jeunes actrices que je me suis procurés, je crois accéder au désir manifesté de tous les auditeurs. Quoique bien jeunes, elles se sont répandant toutes acquittées de leurs rôles à la satisfaction générale ; aussi les applaudissements, les trépignemens de pieds n'ont-ils pas manqué de manifester le contentement général. Voici les noms de celles qui nous, délassèrent amplement par leurs pièces si bien choisies et si bien représentées en même tems.

M. M. les App. Asselin, L. Denoyers, C. Malo, C. Bourbonnière, H. Durand, S. Bourguignon, V. Dubord, S. Turanger, D. Pominville et H. Coursolles. Si j'en oublie quelques-unes, ce n'est que par inadvertance, car elles ont toutes également droit à nos éloges et à notre admiration.

La distribution des récompenses suivit l'examen. Les récompenses furent offertes par Mgr. Gauvin aux élèves, qui les reçurent au bruit des acclamations de la foule. Tout le monde se retira enfin, content, satisfait d'avoir été témoin d'un exercice si intéressant. Gloire à la religion qui est la base de l'instruction si solide que l'on donne en cette maison ! Honneur aux admirables institutrices qui se vouent ainsi toutes entières à la jeunesse si intéressante de cette ville !! Honneur aux jeunes élèves qui savent si bien profiter des leçons que leur donnent leurs maîtresses et qui sont l'espoir et le contentement de vertueux parents !!!

Je désirerais encore, M. l'Editeur, vous parler des douces émotions que j'ai éprouvées à l'occasion des examens de l'école de Mlle. POIRAS, qui eurent lieu la veille avant-midi ; mais le tems me manquant absolument, je me borne à dire que cette institution mérite certainement beaucoup d'éloges et que ce que j'ai dit de l'école des Mlles. Fournier, pourrait presque en tout s'appliquer à celle-ci.

UN SPECTATEUR,

Montréal, 1er. août 1844.

On écrit à la *Minerve* au sujet des examens du collège de St. Hyacinthe : M. l'Editeur. — Les amis de l'éducation de la jeunesse du pays n'appréhendent pas sans un vil sentiment de plaisir, que les exercices littéraires du collège de St. Hyacinthe, qui ont eu lieu lundi et mardi derniers, ont donné aux parents des élèves et au public, qui y assistèrent en foule, la plus grande satisfaction. Je m'y suis trouvé par hasard et je me félicite maintenant qu'un bref séjour dans le charmant village où est situé le collège m'ait mis à portée de connaître tout le mérite et l'excellence de cette belle et intéressante institution.

Toutes les classes, sans une seule exception, subirent avec honneur l'examen auquel elles furent rigoureusement soumises ; classes élémentaires et philosophiques, de rhétorique, toutes se signalèrent par l'aplomb de leurs réponses et par la solidité de leur acquis. On ne saurait non plus trop louer les élèves qui furent interrogés sur l'histoire soit de France, soit d'Angleterre ou du Canada. On y observait la réflexion réunie à l'étude, les réponses étant presque toujours improvisées et conçues et énoncées avec clarté et une grande fidélité. Les expériences dont nous fîrent part M. M. les physiciens au moyen d'un apparatus fort complet, furent d'un entier succès, et tout en récréant l'auditoire le convainquirent de l'habileté et de la science du digne professeur de cette branche mile des études philosophiques du séminaire. Un chemin de fer en miniature, sur lequel s'élançait un char à

vapeur venait ajouter aux récréations de cette classe de jeunes philosophes.

Mais si déjà je n'ai eu qu'à louer le mérite des élèves, dans leurs exercices de classes, que dirai-je de ceux qui se sont si éminemment distingués dans l'entretien tout plein d'un pressant intérêt qui fut préparé pour l'occasion par la plume éloquentes de M. Raymond, préfet des études, et dans lequel on nous fit un tableau de plus de 500 ans, et des plus intéressantes de Rome ancienne et moderne. Jamais rien ne fut mieux conçu, ni mieux exécuté que ce petit drame dans lequel figuraient six interlocuteurs dont cinq se réunissent chez un ami connu pour l'entretien de leurs recherches, observations et réflexions pendant leur séjour dans la cité éternelle. Tous s'acquittèrent à merveille de leur récit, et firent ressortir avantagusement les beautés abondantes du travail de l'auteur, travail qui d'ailleurs renferme des connaissances sur la statistique et les institutions religieuses et charitables de Rome moderne que nul autre voyageur ne nous avait encore communiqué. Plusieurs des passages de la narration étaient infiniment touchants ; mais ce fut les attendrisantes réflexions que fit un des voyageurs en se retraçant, sous le ciel d'Italie, sa chère patrie, son beau Canada, qui firent tressaillir les cœurs. L'émotion devint générale, un doux sentiment de fraternisation nationale semblait se communiquer partout et cédant à l'épanchement du cœur l'auditoire sembla fondre en larmes. — C'était un beau triomphe pour l'auteur et l'acteur tout à la fois.

J'aurais beaucoup à dire, si les limites d'une lettre me le permettaient, de l'intéressant plaidoyer sur la liberté d'enseignement, qui signala la fin des exercices de mardi. — Ce plaidoyer, on s'en rappelle, eut lieu naguère dans la chambre des Pairs, en France. Le duc de Broglie, le comte de Séguier, M. Cousin, le comte de Montalambert, et quelques autres y prirent une part bien distinguée et ce fut ces personnages éminents que l'on vit figurer sur la scène. Les orateurs firent merveille — l'illusion était complète. — Le savant comte de Montalambert ne remporta pas une victoire plus éclatante dans la Chambre des Pairs qu'il ne remporta ce jour-là sur l'auditoire à St. Hyacinthe.

On ne peut qu'applaudir à la substitution de ces entretiens instructifs et amusants, aux pièces dramatiques qu'il était d'usage de représenter aux examens des collèges. Ils présentent des rapports plus étroits avec le but de ces institutions et ont beaucoup plus propres à former l'esprit et le goût.

Enfin, eut lieu la distribution solennelle des prix, moment où battent les cœurs des élèves et ceux des parents et amis. Un prix présenté au fils par la main de son père ou de sa mère a quelque chose de touchant, et je ne fus pas témoin insensible à tout ce qu'un tel spectacle offre de doux et d'intéressant. A tout ceci venait s'ajouter les charmes d'un orchestre d'amateurs, qui exécuta avec un grand effet les ouvertures de Fra-Diavolo, d'Eliza et Claudio, et autres belles compositions de Mercadanti, Auber, Rossini. Je suis enchanté de ce que j'ai vu et entendu pendant ces deux jours, et je suis pénétré de la conviction que le collège de St. Hyacinthe sous la direction de ses savants et dignes directeurs et professeurs actuels, est une des meilleures institutions d'éducation que nous ayons au pays et qu'il mérite bien de partager tout l'honneur et haute réputation de ses institutions sœurs dans la Province. B.

Montréal, 26 juillet 1844.

Voici comment le *Journal de Québec* parle des examens publics du couvent des Dames de l'Hôpital-Général de Québec :

— Nous avons assisté, jeudi, l'après-midi, à l'examen public des élèves des Dames de l'Hôpital-Général, présidé par Mgr. de Syllime, accompagné de plusieurs prêtres et d'un auditoire nombreux composé des deux sexes. Plus d'une fois les dames religieuses de l'Hôpital-Général ont reçu de justes louanges de la part des grands jurés et de la presse pour leur noble dévouement à la cause de l'humanité souffrante de toutes les souffrances morales et physiques. Ce sont elles qui sont spécialement chargées de prendre soin de la vieillesse et de la débilité, et la conduisent doucement et heureusement dans la tombe ; ce sont elles qui sont chargées de l'humanité déçue, de l'infortunée privée de raison. De plus elles prennent en main l'éducation du sexe. Ce sont trois grands mérites aux yeux de la religion, de l'humanité, et surtout du pays. Dire les progrès que cette institution a fait depuis quelques années, dire les efforts des religieuses aidées du puissant secours de leur vénérable chapelain, M. Bédard, pour donner plus d'étendue et de consistance à l'éducation du sexe, serait une tâche agréable sans doute, mais au-dessus de nos forces. On vise au solide dans cette maison et c'est beaucoup, et c'est, pour ainsi dire, tout. L'économie domestique, dans ce pays, est la chose indispensable, nécessaire, sans laquelle il ne peut pas y avoir de bonheur domestique ; et les dames de l'Hôpital-Général ont compris leur mission en ce point. Chaque année, nous voyons qu'elles tendent plus vers l'utilité, et plus elles y tendront, plus elles atteindront le but de la seule éducation convenable à ce pays qui n'est pas un pays de richesses d'aristocratie. On voyait aussi des objets d'art, jeudi, à l'Hôpital-Général ; mais ils y étaient comme accessoires et pour rendre plus agréable la carrière utile des élèves. Il faut bien un peu de fleurs sous les pas de la jeunesse pour qu'en se distrayant elle trouve moins grande la fatigue du chemin et ne se rebute pas. S'il reste encore quelque chose à faire dans l'enseignement, c'est que l'enseignement est perfidible comme toutes les choses humaines ; et les modifications que ces dames apportent chaque année à leur mode d'éducation sont une preuve de leur bonne volonté et une garantie pour l'avenir.